

24^e DIMANCHE ORDINAIRE A

Dimanche 17 septembre 2023

A la question de Pierre sur la mesure du pardon, Jésus répond par une parabole. Une parabole dont la pointe éclaire le fameux « soixante-dix fois sept fois » qui ne peut manquer de désarçonner quiconque est épris de justice. Cherchons donc à comprendre ce texte difficile.

La pointe de la parabole est celle-ci : « C'est ainsi que mon Père du ciel vous traitera si chacun de vous ne pardonne pas à son frère de tout son cœur ». Autrement dit : « Pardonne et tu seras pardonné ». Ce qui ne peut manquer de nous surprendre un peu, tellement nous sommes habitués à nous entendre dire qu'en matière religieuse, il faut agir de manière totalement désintéressée. Pardonne pour être pardonné à son tour, cela ne serait-il pas digne d'un mercenaire, cela ne relèverait-il pas d'un calcul intéressé ? Mais d'un autre côté faudrait-il toujours faire le bien sans jamais rien attendre de Dieu ? Une telle attitude n'aurait-elle pas un je-ne-sais-quoi de la sublimité kantienne ? Et pourtant ne disons-nous pas tous les jours : « Pardonne-nous *comme* nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés ». Le pardon de Dieu semble bien conditionné par le pardon que nous exerçons à l'égard des autres. Et ce pardon n'est pas facultatif : « C'est ainsi que mon Père vous traitera si vous-mêmes ne pardonnez pas ». Echo de l'avertissement que nous avons entendu dans la première lecture : « Pense à ton sort final ». Alors, toute notre vie chrétienne ne serait-elle que l'apprentissage de l'intérêt bien compris, étendu aux choses de l'au-delà ?

« Pense à ton sort final » nous dit l'Écriture, non pas parce qu'elle se plairait à mêler de fiel nos joies de tous les jours ou à teinter en sombre nos espoirs, mais parce que ce sort final n'est pas tant un terme qu'un but. Lorsque l'Église nous invite à prendre en compte notre sort final, ce n'est pas pour faire de notre vie une méditation désabusée sur la mort. Notre sort final n'est pas le tombeau, c'est un but qui transfigure et la mort et la vie comme le rappelle Paul dans la 2^e lecture : « Frères, aucun d'entre nous ne vit pour soi-même : si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Dans notre vie comme dans notre mort, nous appartenons au Seigneur ». Donc quand l'Église dit « pense à ton sort final », ce n'est pas pour nous faire peur mais au contraire pour nous en libérer. A chacun elle dit : « Ce qui donne du prix à ta vie, c'est ton rapport au Christ. Ce n'est pas ce que tu possèdes, ce ne sont pas même tes bonnes œuvres : rien de cela ne t'appartient, parce que toi-même, tu ne t'appartiens plus, tu appartiens au Christ ». Le dynamisme de notre vie de chrétien, c'est de devenir semblable au Christ, c'est de devenir le Christ. « Ce n'est plus moi qui vis, s'exclame Paul, c'est Christ qui vit en moi ». Notre vie n'est rien d'autre qu'un continuuel passage au Christ, un lent et difficile processus d'incorporation au Seigneur. Tel est notre sort final : nous identifier au Christ au point de sentir et d'agir en tout comme lui.

Relisons notre évangile à cette lumière. Nous comprendrons alors que s'il est de notre intérêt véritable de pardonner, notre pardon ne procède pas tant d'un calcul que d'un élan qui n'est autre que celui de la logique de l'amour qui nous habite parce que nous devenons semblables au Christ.

Que nous dit cette parabole ? Elle nous montre un débiteur absous et pourtant impitoyable envers son propre débiteur. L'énormité de la somme en jeu nous dispense de toute enquête de type historique : dix mille talents, cela représente trois cent cinquante tonnes d'argent, cent millions d'euros, et certainement plus que tout le numéraire ayant cours alors en Palestine. Il s'agit donc d'une fable. Et la disproportion avec les cent deniers, le revenu annuel d'un travailleur pauvre, nous montre que les deux dettes sont incommensurables. Bien sûr, le débiteur ne peut rembourser. Qui est ce débiteur ? C'est l'homme, tout homme : qui pourrait en effet racheter à Dieu sa propre existence, qui pourrait se prétendre juste devant lui par ses propres forces ? Face à Dieu, nous sommes tous des débiteurs insolubles. Mais un simple mouvement du cœur, de reconnaissance de notre misère, suffit à obtenir sa grâce. On nous dit en effet que le maître « fut saisi de pitié » devant la détresse de son serviteur. Et il nous accorde bien plus que nous n'osons demander, comme dit une oraison du missel. Le serviteur demande un moratoire et le maître répond par une remise de dette

pure et simple.

On comprend alors de l'intérieur la douleur qui saisit ses compagnons et la colère qui s'empare du maître lorsque ce serviteur au lieu d'imiter la bonté dont il vient d'être le bénéficiaire agit avec dureté avec son propre débiteur alors, soulignons-le, qu'il n'a plus de dette à éteindre. Ce serviteur rompt volontairement la logique du pardon. Car pardonner, pour Dieu, ce n'est pas fermer les yeux sur nos péchés en nous laissant aussi mauvais qu'avant. C'est nous les enlever, c'est donc libérer en nous la capacité que nous avons à faire le bien. En un mot, c'est restaurer en nous l'image du Christ. Pardonné par Dieu, je reçois la force intérieure qui me permet à mon tour de pardonner.

Telle est la logique divine de l'amour qui culmine chez les saints : Dieu nous fait miséricorde le premier pour qu'à notre tour nous soyons miséricordieux. De même que la chaleur transforme le bois en feu, de même l'amour transforme l'être aimé en quelqu'un capable d'aimer à son tour. Aussi dures que soient les offenses dont nous sommes ici-bas les victimes, il faut accepter de croire qu'elles ne valent pas plus de cent deniers au regard des dix mille talents dont nous nous rendons débiteurs envers Dieu par notre libre participation au péché du monde.

Si nous comprenons cela de l'intérieur, si nous faisons nous-mêmes l'expérience d'être graciés, gratuitement, librement et par amour, alors l'avertissement du Siracide deviendra superflu. Nous serons responsables de nos actes parce que nous aurons compris que notre vie forme un tout. Le pardon donné aux autres surgira de la reconnaissance du pardon reçu de Dieu. Ma perspective ne sera plus : je fais le bien pour éviter le châtement de Dieu. Ce sera : je fais le bien parce que c'est devenu la logique de ma vie puisque par mon baptême j'ai été justifié et je suis devenu semblable au Christ. Et alors le pardon sera moins un devoir pesant qu'un élan du cœur, comme le soulignait la pointe de la parabole. Oui, « pense à ton sort final » si jamais tu es tenté de rompre cette logique de l'amour car souviens-toi, avec S. Jean de la Croix, « qu'au soir de cette vie tu seras jugé sur l'amour ».